LES PROMESSES ORPHELINES

Gilles Marchand



AUX FORGES DE VULCAIN · roman

Collection Fiction

DU MÊME AUTEUR

Le Roman de Bolaño, co-écrit avec Éric Bonnargent, Le Sonneur, 2015 (Points, 2020).
Une bouche sans personne, Aux forges de Vulcain, 2016 (Points, 2017).
Un funambule sur le sable, Aux forges de Vulcain, 2017 (Points, 2018).
Des mirages plein les poches, Aux forges de Vulcain, 2018 (Points, 2019).
Requiem pour une apache, Aux forges de Vulcain, 2020 (Points, 2022).
Le Second Souffle, co-écrit avec Jennifer Murzeau, Rageot, 2021.
Le Soldat désaccordé, Aux forges de Vulcain, 2022 (Le Livre de Poche, 2024).
La 4 ou la 14, Ballade pour un train, poésie, Zinc Éditions, 2024.

MARCHAND, Gilles. *Les Promesses orphelines*

© EDLM, 2025.

ISBN : 978-2-37305-851-2

Couverture : Elena Vieillard
www.elenavieillard.fr

Les Éditions Aux forges de Vulcain
1 rue de la Montagne
77600 Bussy-Saint-Martin
www.auxforgesdevulcain.fr

Les Promesses orphelines

Gilles Marchand

Les Éditions Aux forges de Vulcain

Pour Milo et Elliot

« Tout tableau… Et surtout tout portrait, se situe
au confluent d'un rêve et d'une réalité. »

Georges Perec, *La Vie mode d'emploi*

« Qu'importe si j'ai pris ce train, puisque
je l'ai fait prendre à des milliers de gens. »

Blaise Cendrars

Qu'est-ce qui fait une vie réussie ? Succès professionnel ? Succès amoureux ? Succès familial ? Amical ? Social ? Moral ?

J'ai longtemps cru que c'était une espèce de combinaison de tout cela. Une belle vie professionnelle et une famille aimante et souriante. Des pâtes dans l'assiette et un enfant dans le landau.

À l'adolescence, je me suis dit qu'une vie réussie était une vie qui changeait le monde ou, du moins, qui participait au progrès. C'était au siècle dernier, c'était après les guerres mondiales. Dans ces années où on priait le ciel pour que ça reste de l'histoire ancienne et où on lisait les journaux pour vérifier si la guerre froide n'avait pas pris quelques degrés. Depuis, on a lancé des trains toujours plus rapides à travers les plaines, creusé un tunnel sous la Manche, construit des tours vertigineuses, permis aux hommes et aux femmes de tous les pays de se connecter en même temps sur les mêmes réseaux, on a envoyé des Concorde et des fusées dans le ciel. Et surtout, je dis surtout parce que je ne supporterais pas que l'on s'habitue à cet événement : on a marché sur la Lune.

C'est que ça nous a apporté du rêve, cette histoire de conquête spatiale. C'était quand même mieux que de s'envoyer des missiles à la gueule. On rêvait grand,

on rêvait loin, on rêvait ambitieux, aérien, rapide. On avait de l'amplitude dans les idées et de l'essence dans les moteurs. On ne manquait de rien, niveau fantasmes. Et ceux qui abandonnaient leurs rêves les laissaient pour les autres.

Il y avait Gandhi, il y avait Martin Luther King... Il y avait aussi Youri Gagarine et Neil Armstrong. À l'époque, on parlait uniquement des hommes, mais ça m'allait bien dans la mesure où je m'apprêtais à en devenir un.

Ça m'allait bien, mais je sentais que je n'avais pas les épaules. Je n'avais pas de prédispositions pour changer le monde. Je n'étais pas doué en maths, ni en physique, encore moins en chimie ou en biologie. Je n'étais pas non plus habile de mes mains : lorsque je coloriais, je débordais, lorsque je voulais coller un objet à un autre, c'était mes doigts qui se retrouvaient englués ; mes parents ont rapidement compris qu'il était plus sage d'exclure scies, sécateurs et autres objets tranchants de mes loisirs. Enfin, et c'est sans doute l'élément le plus déterminant si l'on a l'ambition de changer le monde, je n'avais pas une âme de chef.

Alors, je n'étais pas exigeant, et je me disais que je me serais bien contenté d'un rêve d'occasion, un que j'aurais trouvé sur le trottoir quand j'étais gamin. Je l'aurais retapé, un peu lustré, et j'en aurais fait un beau projet de vie. Alors que les Trente gloriaient, j'étais enfermé dans une petite maison isolée au centre de la France. Il n'y avait même pas de trottoir devant chez moi. De l'herbe, ça oui, il y en avait. Des mauvaises, pour la plupart. Et un peu de gravier.

Personne n'irait abandonner un rêve sur le bas-côté d'une départementale. À la limite, un automobiliste ingénieur en trop-plein de projets. Mais qu'est-ce qu'il serait venu faire ici ? Il n'y avait rien à ingénier là où j'habitais.

Le temps filait et j'observais ça depuis chez moi. J'attendais les nouvelles de Paris, où j'étais né, parce que j'avais la sensation que c'était là-bas que ça se passait. Ou aux États-Unis d'Amérique. N'importe où plutôt que dans mon hameau qui n'avait même pas de vrai nom. On l'appelait « le hameau ». À l'école, quand on me demandait où j'habitais, je devais indiquer le numéro de la départementale. Et mes camarades voyaient en gros où c'était. Entre la forêt et la forêt. Entre un champ et un champ.

Pour autant, je me suis accroché. C'était une époque folle. On y croyait. Tout était possible. Et je dévorais les magazines et les articles de journaux. Je voulais en être, je voulais participer d'une manière ou d'une autre à cette grande course en avant. Et si je n'avais pas une âme de chef, j'étais persuadé que je pouvais être un bon second. Au moins un bon troisième. Disons un bon équipier. Je savais que je ne serais pas celui qui irait dans l'espace, mais je voulais être de ceux qui allaient lancer la fusée. J'étais prêt à gratter l'allumette, à appuyer sur le bouton, et tant pis si la lumière allait sur les autres.

Et j'ai touché du doigt l'inatteignable.

Et le progrès s'est pris un choc pétrolier dans la gueule.

Et puis un TGV.
Tout ça, c'est un peu la même histoire.
C'est la mienne, en tout cas.
J'ai failli réussir ma vie.

1

Nous nous sommes rencontrés dans une boule à neige. Une boule à neige avec un couple de danseurs à l'intérieur.

Elle était derrière les flocons, derrière les danseurs. Elle m'a dit faut secouer, très fort. Elle a fait le geste, comme ça, au cas où je n'aurais pas compris.

Je n'ai pas osé secouer, je n'ai pas osé toucher. C'était comme si la boule était sacrée. Ou que j'avais peur qu'elle disparaisse.

Je n'ai pas bougé, j'ai attendu et elle est partie entre les flocons. J'ai plissé les yeux pour la regarder s'éloigner. Alors j'ai demandé combien coûtait la boule et je l'ai achetée. À n'importe quel prix, je l'aurais prise. Ce n'était rien que des francs, en ce temps-là les boules à neige se payaient en francs. J'ai ouvert mon porte-monnaie, j'en ai sorti deux pièces. Tant pis pour le tour de manège, tant pis pour la limonade.

Je suis ressorti à toute allure de la cahute. Rien à droite, rien à gauche. À part l'odeur des gaufres. Et puis celle des saucisses. Et les notes d'un accordéon qui se frayaient un chemin dans la poussière. C'est que ça tapait du pied, c'est que ça dansait,

ça tournait sur soi-même, une valse en guinguette. La fête foraine battait son plein. Je suis allé devant la scène où un nouvel orchestre se préparait.

Elle n'y était pas.

Elle avait disparu.

En ce jour d'été 1954, du haut de mes huit ans, j'ai ressenti ce drôle de sentiment contradictoire : je savais que je ne serais plus jamais seul et, pourtant, jamais je n'avais été aussi seul.

J'ai sorti la boule à neige de ma poche au cas où elle y serait revenue. Le couple de danseurs m'a regardé d'un air désolé. Elle n'y était pas. Et l'accordéoniste avait arrêté de jouer.

Sur la scène, où une batterie s'ennuyait, les musiciens accordaient leurs instruments. Le ciel était lourd, le temps était lourd, mon cœur était lourd. Je me suis dit qu'elle repasserait sûrement au début du concert : tout le monde veut voir les musiciens quand ils s'apprêtent à jouer, c'est que c'est quand même pas tous les jours. C'était écrit sur les affiches : « Concert exceptionnel ». Je ne me souviens plus du nom du groupe. C'était peut-être bien « Arthur et son orchestre » ou « Arthur et ses musiciens ». Quelque chose comme ça - je dis *Arthur* parce qu'il faut bien coller un prénom sur ses souvenirs.

Quoi qu'il en soit, la nuit est tombée sans faire de manières, à l'heure prévue sur le calendrier punaisé sur le mur de la cuisine. Une petite foule s'est rassemblée devant la scène. On apercevait Arthur et ses musiciens à l'arrière. Ça fumait, ça rigolait, ça se tapait sur l'épaule pour s'encourager. C'était élégant.

« Ils ont la classe », avait souligné mon grand frère en me rejoignant.

J'ai assisté à tout le concert sans être complètement là. Ils jouaient les classiques qui faisaient danser la foule, façon André Verchuren, Aimable ou Yvette Horner. Il y avait des jeunes, des moins jeunes et quelques carrément vieux. Mon frère était à la fête, multipliant les pas de danse, jusqu'à ce qu'il voie arriver mes parents qui ont littéralement fendu la foule pour venir danser aux toutes premières loges. Ils se sont lancés dans une valse peu académique, avec un enthousiasme débordant.

« La honte », a commenté mon frère.

Moi, je les trouvais pas mal. On voyait qu'ils étaient amoureux, qu'ils étaient heureux. Et vas-y qu'ils tournoyaient, et vas-y qu'ils chaloupaient, et vas-y qu'ils roucoulaient. Dans ces moments-là, ils n'étaient que tous les deux.

De mon côté, je me voyais plutôt sur la scène. Et je l'imaginais, elle, devant. Nous échangerions des regards. Elle serait fière de me voir au milieu des autres musiciens. J'aurais la même coiffure qu'eux et même mon frère serait obligé d'admettre que, moi aussi, j'avais la classe.

Mais je n'étais pas sur la scène.

Et elle n'était pas devant.

Elle n'était nulle part.

Il y avait des centaines de mains qui applaudissaient. Il ne manquait que les siennes pour que la soirée soit parfaite.

Lorsque les musiciens ont commencé à ranger leurs instruments, mes parents ont commandé deux verres de vin et nous ont payé une limonade.

Le temps s'est adouci et ils ont décidé de laisser la camionnette au village et de rentrer à pied pour profiter des étoiles et des odeurs de la nuit. Mon frère a trouvé l'idée naze, mais il a suivi de bonne grâce.

Nous avons marché une demi-heure sous la Grande Ourse. Une boule à neige bourrée de souvenirs tout neufs enfouie dans la poche, j'ai vu une étoile filante. J'ai estimé que c'était un signe et j'ai fait un vœu. Un vœu d'amoureux.

2

Avant de nous installer définitivement dans cette maison, ma mère, mon frère et moi y passions nos étés. Et parfois quelques jours à l'automne. Et parfois en hiver. Et parfois au printemps. On aurait dû se méfier.

Mon père nous y rejoignait dès qu'il le pouvait, quand son travail lui laissait un peu de répit. Et quinze jours en été. Les meilleurs moments de notre enfance, ceux où on était tous les quatre et où on avait le temps. Les quinze jours où il n'y avait pas de réveil pour nous sortir du lit, où mon père était là au petit-déjeuner, où il nous emmenait pêcher les écrevisses, où il nous racontait ses histoires de travail. C'était aussi les quinze jours où ma mère était la plus heureuse. Lorsque mon père repartait, nous étions étourdis de rires et d'histoires. Chacun essayait de reprendre un peu sa vie, en s'occupant comme il pouvait.

C'était la campagne. C'est ce qu'on disait : « la campagne ». On aurait presque pu y mettre une majuscule. La Campagne. Quand ma mère prononçait les mots,

on sentait le bon air frais, l'espace, l'odeur des champs et de la forêt. Quand mon père le prononçait, on entendait maison secondaire, villégiature, potager et réussite sociale.

Quant à mon frère et moi, on aurait préféré une maison au bord de l'océan. On aurait dit qu'on allait « à la mer » et ça aurait senti l'écume et les glaces à l'italienne et on aurait mis une majuscule à Mer.

Mais c'était toujours mieux que notre appartement à Paris. À ce qu'on disait, c'était la crise du logement. Mon frère et moi y avions notre chambre, les parents dormaient dans la salle à manger et c'était déjà pas si mal. J'avais des camarades de classe dont toute la famille vivait dans la même pièce. Au moins, à la campagne, on avait chacun notre endroit. Le grand luxe.

C'était les années 1950, les voitures roulaient la semaine dans les villes et le dimanche dans les champs. Avec l'exode rural, forcément, le prix du mètre carré a chuté dans les campagnes. Il y avait de bonnes affaires. Mes parents n'avaient pas de gros moyens, mais, s'ils ont renoncé à une maison accessible sur une journée, ils ont pu acquérir eux aussi une propriété en dehors de Paris. Ils l'ont trouvée sur annonce, « maison proche Orléans ». Il fallait deux à trois heures pour y aller. C'était un voyage, disait mon père, « il faut profiter du paysage ». Je crois qu'il était plus fier de sa maison que de sa réussite professionnelle. Pour lui, acheter son premier lopin dans le pays qui l'avait accueilli, ça avait des airs de consécration.

On a fini par bien l'aimer cette maison, mon frère et moi. Même si on s'y ennuyait un peu, nos parents

y étaient heureux et ça se voyait. Et on a appris à dompter l'ennui. Il y avait les promenades, les petites et les grandes, celles des jours de pluie et celles pour se dégourdir les jambes, les balades utiles pour aller chercher du lait à l'épicerie du village et celles qui se nourrissaient de prétextes : fleurs des champs, coins de pêche et champignons, même si, dans la famille, on n'a jamais su distinguer un bon champignon d'un mauvais. On ramassait un peu au hasard. On prenait ceux qui n'étaient pas trop jolis, « les jolis, c'est des pièges », affirmait mon père. Ils finissaient par sécher au fond d'un vieux panier en osier qu'on laissait dans l'entrée. Mais peu importait, on avait fait notre promenade.

Pour la pêche, on était un peu meilleurs. On trouvait les coins poissonneux. Les endroits où il y avait des truites. « De la truite, disait un vieux voisin. Un coin où y a de la truite. » Comme s'il n'y en avait qu'une et qu'il fallait la sortir de là, une bonne grosse truite qu'on aurait mis une journée à cuire et un mois à manger, une qui aurait bouché la rivière et qu'on aurait sortie de son lit en s'y mettant à plusieurs. Une qui aurait fait le bonheur d'un quotidien national ou au moins de la gazette locale.

Ma mère immortalisait tous ces moments avec son appareil photo qui ne la quittait jamais.

C'est au cours de l'été de la boule à neige que j'ai rencontré Jacques.

« Un drôle de gamin, m'avait dit ma mère.

– Complètement débile », lui avait répondu mon frère.

Moi, je n'avais pas trop d'avis.

J'étais retourné à la fête foraine, au cas où la jeune fille s'y trouverait encore. Mon frère m'avait demandé pourquoi j'y allais alors que je n'avais plus de sous pour profiter des attractions. Je lui avais répondu que voir les attractions, c'était déjà en profiter. Et j'avais filé, à court d'arguments.

Il y avait ce gars étrange assis par terre qui regardait les autos tamponneuses. Les autres enfants s'amusaient et lui se contentait de regarder les autos se tamponner. C'était, à peu de choses près, le programme que je m'étais officiellement fixé. Sauf que lui avait un comportement pour le moins bizarre : il poussait des grands cris et moulinait des bras. De temps à autre, il se figeait et retenait sa respiration au point de devenir cramoisi.

Il devait déjà avoir quinze ou seize ans, le double de mon âge. Des yeux d'un bleu très clair, un peu ahuris, un peu tendres, un peu perdus, un peu tout ça à la fois. Je ne parvenais pas à savoir s'il regardait les gens ou s'il regardait à travers eux.

Il m'a tout de suite fasciné. Je n'avais jamais vu quelqu'un comme lui. Je crois qu'il me faisait un peu peur. Il a tourné la tête vers moi, m'a souri. J'ai fait mine de ne pas l'avoir remarqué avant, finalement, de m'approcher. Je me suis présenté, lui ai tendu la main. Je pensais que c'était ce qu'il fallait faire. C'était ce que faisaient les adultes, ce que faisaient les grands. Il a mis un moment avant de faire attention à moi. Et il a consenti à me serrer la main, sans me regarder.

Je lui ai demandé ce qu'il fabriquait :

« C'est quoi, ce truc que tu fais ? Pourquoi tu deviens tout rouge ? »

Il est resté immobile, a plissé les yeux. Il a laissé quelques secondes défiler d'un pas cadencé non dénué d'élégance, sans que rien ne se passe. Autour de nous, il y avait des cris, le bruit des autos tamponneuses, les voix des forains, « Barbapapa, pommes d'amour, qui osera aller dans le train fantôme ? Tir à la carabine, grande roue et en avant m'sieurs dames, n'ayez pas peur, approchez, saurez-vous être à la hauteur de notre toute nouvelle attraction ? Cinq francs m'sieurs dames, seulement cinq francs pour une expérience à couper le souffle ! » Et puis il a semblé revenir à lui. Et puis il m'a regardé. Et puis il m'a demandé : « Qu'est-ce que t'as dit ? » Alors j'ai répété, pour être plus sûr, j'ai tout répété, depuis « Bonjour, je m'appelle Gino » jusqu'à « tout rouge ».

C'est là que j'ai entendu pour la première fois sa voix. Elle n'était pas assortie à son regard. Ni même à son attitude. C'était presque une voix d'adulte avec un drôle d'accent venu d'un endroit inconnu. C'était comme s'il avait mis plein de vieux dans sa gorge et qu'il les laissait parler à sa place. Il a commencé à me raconter avec son drôle de débit, comme s'il reprenait sa respiration à chaque tronçon de phrase, comme s'il avait peur que la fin lui échappe.

« À force de se tamponner, les autos ont mal partout, on voit bien qu'elles ont mal, on voit bien qu'elles sont pleines de souffrances, elles se filent des beignes toute la soirée, c'est pas une vie, auto tamponneuse, c'est rigolo pour tout le monde,

mais c'est pas une vie, pas pour elles, oh non pas pour elles, on devrait dire "auto-tamponnées", alors je me concentre, comme ça très fort, avec les yeux plissés et tout ce qui faut, et je récupère leurs douleurs, comme ça elles ont moins mal, et la fête continue et les gens sont contents et mon père il peut plus me dire que je sers à rin. »

Il s'est perdu dans ses pensées, avant de poursuivre :

« Gino, c'est pas français, comme nom. »

Il m'a demandé si ça voulait dire « Jean ». Je lui ai répondu que je ne savais pas comment le traduire. Je lui ai expliqué que mon père était italien et qu'il m'avait donné ce prénom pour que j'aie un peu d'Italie en moi.

C'était en référence à Gino Cervi, un acteur que mes parents avaient trouvé très beau dans un film sorti quelques années avant ma naissance : *Ettore Fieramosca*. L'histoire d'un mercenaire du XVIe siècle qui gagne des duels contre des Français et finit par épouser la châtelaine dont il est amoureux et qui l'avait éconduit au début du film.

Malheureusement pour moi, le Cervi n'avait pas gardé ses rôles de beau guerrier très longtemps : par la suite, il était devenu célèbre pour son rôle de Peppone, le maire de Brescello, adversaire de don Camillo. La référence était moins glorieuse.

Jacques a répondu « *Capisco* » et s'est de nouveau perdu dans ses pensées, loin, très loin. Il a ajouté un « Ils auraient pu choisir Fernandel, comme prénom ». Et puis plus rien.

Alors, histoire de meubler, je lui ai expliqué que mon père était venu en France dans les années 1930

pour fuir le fascisme et travailler dans les chemins de fer en région parisienne. C'est là qu'il avait rencontré ma mère, qui prenait des photos de trains et de voies ferrées. Comme mon père était malin, il a par la suite été embauché dans une autre maison, comme on disait. Et encore une autre. Et puis il a été repéré et il a gravi les échelons jusqu'à devenir quelqu'un d'important qui travaillait sur le plus haut téléphérique du monde.

Jacques s'est illuminé :

« Donc le plus haut téléphérique de l'univers ! »

Ça m'a plu.

De ce moment-là, je l'ai bien aimé. Je ne suis même pas certain que nous soyons réellement devenus amis. Disons que nous sommes devenus une présence l'un pour l'autre. Nous étions contents de nous retrouver. C'est sans doute grâce à lui que j'ai appris à raconter. Jusqu'à ce que je le rencontre, j'étais de ceux qui écoutaient, un spectateur. Il faut dire qu'entre mes parents et mon frère, il n'y avait plus beaucoup de place. Face aux silences de Jacques, il fallait bien, dans un premier temps, meubler. Dans un deuxième temps, raconter. Et c'est lui qui m'a mis sur la voie : dans ces années-là, ce n'est pas l'histoire du plus haut téléphérique du monde qu'il fallait raconter, mais celle du plus haut téléphérique de l'univers.

Pendant longtemps, lorsque nous nous rencontrions, je m'asseyais à côté de lui et je lançais une piste. Je parlais de la tour Eiffel, de l'Everest, de la bombe atomique, de ce que j'avais lu. Et je guettais ses réactions, j'observais pour comprendre à

quel moment se rallumait la lumière dans ses yeux. Parfois, à son tour, il partait dans de longs monologues dont il perdait le fil, et finissait par s'arrêter, coupé dans son élan.

Cet été-là, je n'ai pas revu la fille de la boule à neige. Je suis allé tous les jours au village, arpentant les rues, ralentissant devant chaque boutique. Elle n'est jamais reparue.

Lorsque nous sommes repartis à Paris, je ne parvenais pas à cacher ma tristesse. Je me souviens que mon père m'a dit : « Je savais que tu finirais par t'attacher à cette maison. »

3

Une année est passée. Le temps d'avaler quelques pages de manuels scolaires. L'école élémentaire, la cour de récré, l'ennui du dimanche après-midi, une saison de pluie, une saison de froid avant de revenir. J'avais posé la boule à neige sur mon bureau. Je n'osais pas la secouer, de peur de l'user. Mon frère me disait que ça ne servait à rien d'avoir une boule à neige si c'était pour laisser la neige en bas. Et il ajoutait que c'était une boule à neige pour les filles. Parce qu'il y avait un tutu et un danseur en collants. Je lui répondais que Robin des Bois aussi avait des collants. Et Guy l'Éclair. Et Superman. À chaque fois, je trouvais un nouvel exemple. Mais lui me certifiait qu'il n'avait pas le souvenir d'avoir croisé un tutu dans les *comics*. Il était comme ça mon frère : intransigeant.

Dès qu'il sortait de la chambre, je secouais mollement la boule à neige, juste de quoi soulever les flocons de quelques millimètres pour qu'ils atteignent les chevilles de mes danseurs. Je me disais que si je devais danser avec mon inconnue, ça serait mieux pour tout le monde qu'elle ne me demande pas de porter des collants.